



© Chafik Design


Chambre du SPA Hotel à Djanet

L'ARCHITECTURE, UN ART TOTAL ENTRETIEN AVEC CHAFIK GASMI



© Chafik Gasmi

Chafik Gasmi, architecte designer, est un personnage atypique, il se distingue par sa simplicité et son envie de partager avant tout des expériences humaines, que ce soit à Alger, Paris, Londres, Berlin ou Tokyo. Chafik est avant tout un travailleur acharné, curieux de tout, rigoureux, avec toujours cette envie d'apprendre et de progresser. Il est à la fois architecte, maçon (son premier diplôme), designer, artiste et manager, c'est ainsi qu'il se définit. L'entretien qui suit, très instructif, raconte son parcours et nous parle de ce qu'est le design, sous toutes ses facettes.

 Vous dites que les études d'architecture n'ont pas été suffisantes et que beaucoup de questions sont restées sans réponse, quelles étaient ces interrogations et où avez-vous trouvé les réponses ?

J'ai été fasciné par les architectes de la renaissance, des hommes de l'art de bâtir, des visionnaires. Imaginer, dessiner, sculpter, l'architecture était la synthèse de tous les arts. Léonard De Vinci, Michel-Ange, Brunelleschi entraînaient les gens à travers des projets sous différentes facettes, d'abord la

dimension urbaine ensuite les volumes et l'aspect architectural, puis les lieux scénarisés, accompagnés par les sculptures, les détails, les peintures, comme un scénario de film qui se déroule sous vos pieds et devant vos yeux.

Dans la culture arabo-musulmane, l'Alhambra a quelque chose d'encore plus moderne, c'est un lieu où l'on combinait l'art de bâtir avec l'art paysager, les rapports entre l'intérieur et l'extérieur. Aujourd'hui, la modernité rejoint les préoccupations des architectes de l'Alhambra puisqu'on commence à réfléchir à l'harmonisation entre le bâti et la nature.

Il n'y a presque plus de frontières. J'étais fasciné par le fait que l'architecture soit un art total. J'ai toujours voulu être architecte dès mon plus jeune âge. J'habitais du côté de Mohammadia (ex- Lavigerie) et pour aller à l'école coranique qui était en face, je traversais un immense chantier en construction. A l'âge de 4 ans déjà, j'étais fasciné par les grues, les bruits, l'activité sur le chantier. Entre 4 et 6 ans, j'ai vu se construire toute une cité, et avec elle j'ai vu arriver des coopérants, pour moi c'était autant d'amis de mon âge aux cultures lointaines et exotiques.

J'ai fait mes études d'architecture à Paris, une ville extraordinaire où on retrouve tous les styles d'architecture. C'était très bien, j'ai appris l'économie, la sociologie, le dessin, les mathématiques, la géométrie, les arts plastiques, la peinture, etc. En fait, j'y ai passé beaucoup de temps. J'ai commencé dans les années 1980 et je n'ai obtenu le diplôme qu'en 2000, non pas parce que j'étais un cancre, mais pour pouvoir bénéficier de la carte de séjour. Dès que la loi m'a permis d'avoir une carte de résidence de 10 ans, j'ai passé mon diplôme, assez tard certes, mais à l'époque je travaillais déjà et j'avais à mon actif quelques réalisations, j'étais directeur artistique chez LVMH, je travaillais avec des architectes et je pilotais déjà une équipe d'architectes sans le titre. C'était assez drôle puisque le jour de la soutenance, deux des membres du jury avaient auparavant bossé pour moi, Heureusement que c'était juste une formalité. C'était un projet d'hôtel, un thème qui me fascine.

Pendant les études d'architecture, on se concentrait sur une technique de construction et une philosophie héritée de certains grands architectes comme Le Corbusier. Moi, j'étais attaché à une forme de tradition, par ce que j'estimais qu'on avait perdu l'art de dessiner un bâtiment, c'est important, il ne suffit pas simplement de le concevoir, je pensais qu'il fallait passer plus de

temps à étudier les détails, les articulations, les épaisseurs, la matière, les accessoires et tous les composants d'un bâtiment. Je trouvais personnellement qu'on s'occupait beaucoup plus de la programmation que du projet.

Parallèlement à mon diplôme d'architecture, j'ai fait d'autres études, notamment des cours du soir à l'Ecole des arts et métiers dans un atelier animé à l'époque par Jean Prouvé. Ce dernier nous apprenait que concevoir un pont, le calculer n'était pas suffisant, il fallait expérimenter les choses. Dessiner, c'est un premier pas, calculer, raisonner, c'est un deuxième pas, mais pousser le processus jusqu'à l'expérimentation du projet imaginé, c'est la chose la plus fabuleuse, parce que l'expérimentation va au-delà des calculs, des intuitions qu'on essaie d'expliquer par des théories, des exercices où on tentait par exemple de faire des maquettes pour vérifier leur résistance, il n'était pas possible de réussir son coup dès le premier essai, il fallait poursuivre l'expérience jusqu'au bout et c'est ainsi qu'on apprenait et découvrait beaucoup de choses, on devenait de plus en plus malin et on commençait à apprendre notre métier. La deuxième année, j'ai suivi des cours du soir de photographie, j'ai appris les ombres et les lumières, les contrastes, les avant et les arrière-plans, les perspectives, la focale, les flous, les personnages, le paysage, etc. On comprend alors qu'une photo est une vraie production. Après, j'ai suivi des cours du soir de dessin organisés par la ville de Paris. Mes profs d'architecture voyaient bien qu'au bout de la deuxième année, j'avais atteint un degré de maîtrise du dessin appréciable, qui faisait que certains profs ont arrêté de me noter, estimant qu'ils ne pouvaient plus le faire ; moi je considérais que ce n'était pas suffisant. Pour moi, il fallait aller plus vite car je considérais que dessiner, même si on dessine très bien, prenait un temps fou et que le dessin allait moins vite que la pensée ;



Le projet du loft céramique



© Chafik Design

Chambre du SPA Hotel à Djanet

plus vite on dessine, plus vite on corrige son propre dessin. On améliore la pensée : je conçois, je dessine, j'analyse mon dessin, je le regarde s'il me plaît ou non, en faisant attention aux détails, et je redessine, je refais le cercle depuis le début. Plus on dessine rapidement, plus vite on refait ce cercle, et au bout d'un moment, on n'a plus besoin de dessiner, ce cercle, on le fait dans la tête, et c'est là qu'on maîtrise notre métier. Je commençais à penser mes projets en dormant, en rêvant, ce n'est pas une blague, c'est réel, je rêve un peu consciemment, et c'est à des moments précis, juste avant de me réveiller, que je conçois souvent mes projets, cela faisait dire un jour à un de mes clients, à qui j'expliquais le principe : *"En somme M. Chafik, vous nous expliquez qu'on vous paye si cher pour dormir"*.

La vitesse, ce n'est pas de bâcler les choses, il s'agit de refaire les choses vite pour éviter de se fatiguer et de commettre des gaucheries, si on réussit ce processus de conception, on aura plus de chance de trouver des voies nouvelles et originales, des choses qui surprennent et qui procurent des émotions. Tout cela était la phase d'apprentissage du dessin qui mène finalement à ne plus dessiner.

A ma quatrième année d'archi, j'ai fait un CAP de maçonnerie, donc je suis maçon, c'est mon premier diplôme, j'avais besoin de me confronter à la matière. En 4^e année d'archi, on apprend des théories, on commence à se prendre au sérieux, on fait de la sociologie, de la philosophie, on commence à manipuler les concepts, etc., et paradoxalement, pour moi, il fallait parallèlement que je sois en contact avec la matière, la pesanteur, la réalité des chantiers, tout ce parcours, je l'ai fait de manière intuitive. Il y avait des modules obligatoires et d'autres aux choix. Notre professeur de construction a lancé l'idée d'apprendre aux

étudiants un métier, il nous a lancé cette idée qui paraissait un peu folle de faire un CAP de maçonnerie, finalement c'était une grande idée réussie et qui a eu beaucoup succès.

A la cinquième année d'archi, on apprend l'urbanisme, toujours en parallèle, on a créé, avec un groupe d'étudiants, une section spéciale de design industriel. C'était beaucoup de boulot en même temps, mais c'était très bénéfique pour nous. Notre prof, M. Brossy, était architecte designer. Il était très connu, un passionné de design. Et là, encore une fois, et toujours dans le même paradoxe, je touchais à des échelles différentes, l'urbanisme d'un côté avec les grandes cartes, la largeur du monde où l'épaisseur du feutre peut représenter une autoroute deux fois quatre voies, et de l'autre, les petits objets où les tolérances dimensionnelles sont mesurés au 1/10^e de millimètre. C'était une formation parallèle qui donnait à la fin une nouvelle qualification de designer, c'était énorme comme programme d'étude, mais on était tous des passionnés. Le design pour moi était la révélation.



En quoi le design vous a-t-il aidé dans votre cheminement intellectuel ?

En archi, la conception est suivie d'une maquette d'étude qui reflète grosso modo la réalité vers laquelle on veut tendre. Dans le design, par contre, on fait des prototypes qui fonctionnent tout de suite. On découvre la méthodologie de projet et on passe très vite au détail, le design apprend aussi à imaginer le mode de fabrication de l'objet conçu, on agit sur la forme, sur les dimensions et les proportions afin de le fabriquer avec un moindre effort. L'aspect économique est important, par exemple,

éviter les chutes de matière. Le mode de production doit tout prendre en charge jusque parfois au lieu où se trouve le matériau (carrière) et sa destination. A la fin, lors de mon diplôme d'architecture, j'ai essayé de combiner tout ce que j'ai appris.

Vies des villes C'est tout de même un parcours et un cursus atypiques...

Quand on est passionné, on ne se rend pas compte du temps qui passe. Moi, je dessinais toujours dans mon petit coin, même quand mes amis faisaient la fête, j'ai la chance de ne pas avoir besoin de dormir beaucoup.

Vies des villes On a senti votre rapport à la matière...

J'ai une vraie curiosité pour la matière, j'ai besoin de sentir sa résonance, j'apprends de la matière et je lui rends hommage en la traitant de manière harmonieuse à travers mes réalisations. S'agissant des projets d'architecture, la matière est cruciale, le béton a une poésie qui n'a rien à voir avec le bois, le verre, l'aluminium, etc. J'essaie de raconter une histoire à travers un projet. Le choix du matériau coule de source. Dans le design, la matière s'impose très rapidement, c'est différent, que l'on conçoit une chaise ou un bureau, on doit connaître cette matière pour ajuster le dessin. Et ce qui est encore très paradoxal, c'est que tant de curiosité pour la matière pour, en fin de compte, produire l'espace... une forme de vide.

Vies des villes L'architecture se raconte comme une histoire...

Comme une musique aussi, on sait quand c'est triste ou joyeux. L'archi, c'est la même chose, il y a une sorte de narration, donner du sens à ce qu'on produit, les choses ne sont pas gratuites, certains ne comprennent pas et on a besoin de se nourrir du contexte et expliquer les choses, proposer un apprentissage particulier pour l'utilisateur du lieu. On ne peut pas imaginer une architecture sans se référer à une poésie, une histoire. Nous avons tous envie de belles histoires ; les poètes, les cinéastes, les musiciens, l'architecture, c'est un peu la même chose. A la Casbah, tu ressens des émotions, les maisons sont toutes collées, la façade donne sur la ruelle où il n'y a que quelques ouvertures et une petite porte, on se courbe pour y entrer, on passe vers le sas, on découvre la lumière, la vie, les oiseaux, les femmes qui discutent,



Boutique Kenzo

c'est un peu l'allégorie du paradis. Il faut qu'on comprenne intuitivement comment les espaces s'articulent. Mais d'un autre côté, et c'est paradoxal, on a aussi envie d'être surpris, d'être ému, il faut trouver un équilibre entre tout cela.

Vies des villes Prédispositions pour être designer...

Chez les Anglo-Saxons, cette notion est très vaste, elle englobe le fait de concevoir, trouver l'équilibre entre l'usage, l'esthétique, le matériau, la couleur, etc. Le Bauhaus vantait l'objet dépouillé que l'on fabriquait en quantité industrielle, c'est le même objet pour tout le monde, on a banalisé quelque part l'objet créé.

Aujourd'hui, on commence à redécouvrir le plaisir d'avoir un objet pour soi. Le paradoxe du luxe, aujourd'hui, c'est qu'on fabrique le même produit pour un grand nombre d'utilisateurs sous prétexte qu'il est réalisé avec un bon matériau et une très bonne qualité d'usage. C'est quelque part un produit de reconnaissance. Je reste attaché à une forme de luxe qui donne du sens aux choses et à leur usage.

Je suis designer, dans ce que je fais, il y a un peu de mon âme, de mes origines, l'Algérie, l'Afrique, le sud de la Méditerranée. Ce sont mes lieux d'inspiration et d'influences.



Design du bureau du ministre des affaires étrangères

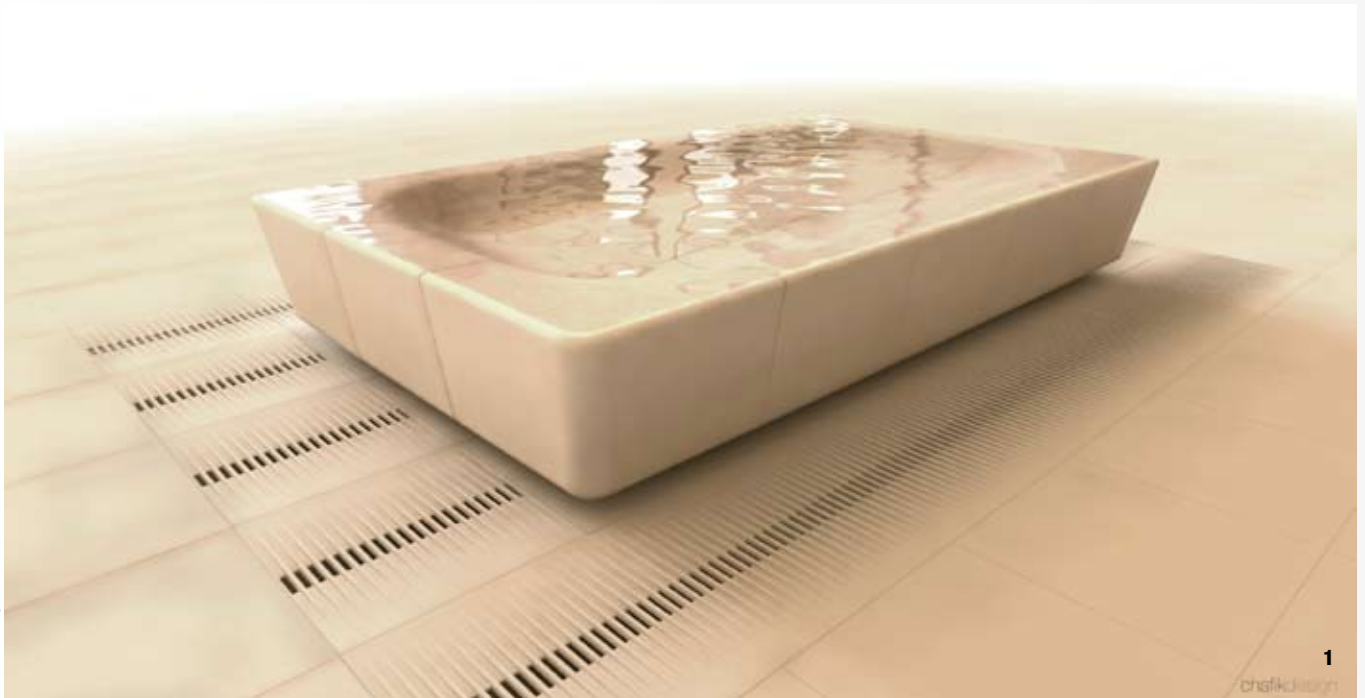
Vies des villes On le voit à travers vos oeuvres...

J'ai quitté l'Algérie à l'âge de 15 ans, c'est là où j'ai puisé mes références. Alger, la mer, la Kabylie, le Sud. On vivait dans des espaces assez sombres, même dans les habitations coloniales, on recherchait la fraîcheur, les volets toujours fermés et tout se faisait par terre. Aujourd'hui, je me considère comme contemporain, je concilie la modernité avec les traditions qui viennent de mon histoire, du climat. La modernité, c'est aussi ce qui se passe à Tokyo, à Londres ou à Berlin...

De nos jours, on partage beaucoup de choses : les téléphones, les ordinateurs, parfois même le vocabulaire esthétique qui utilise les mêmes principes, c'est le cas par exemple au Japon avec leurs tables basses, les tapis, etc.

Vies des villes Parlez-nous du loft céramique que vous avez présenté...

C'était un contexte particulier à Desvres au nord du Pas-de-Calais, une ancienne industrie de céramique très réputée en Europe s'est retrouvée en déclin dû principalement à la concurrence



© Chaïfik Design

1

féroce des pays asiatiques. Quelques artisans continuaient à se battre. Un concours de design a été lancé par la direction régionale aux affaires culturelles et notre projet a été choisi. Au lieu de dessiner des assiettes en porcelaine que les Chinois acheminent par conteneurs entiers avec un savoir-faire ancestral et reconnu et à des prix défiant toute concurrence, j'ai proposé un loft entièrement en céramique, avec une baignoire en céramique, des robinets, une plaque chauffante, des grille d'air, la lumière, le tout en céramique, et puis il y avait le côté algérien, plus de meuble, le maçon allait tout faire, la table basse, les étagères, etc. L'idée était de concevoir un projet avec un design stratégique, c'est-à-dire repositionner ce savoir-faire vers quelque chose de différent pour le propulser vers l'avenir. Ce projet a été exposé au salon "Maisons et objets", la presse locale et internationale s'y est intéressée et a produit plusieurs articles, suite à cela, des aides financières importantes de la région et d'Europe ont été apportées et c'est ainsi qu'un centre de savoir-faire a été créé et les actions s'amplifient, le loft a servi de démonstration de la volonté de cette région à se retrousser les manches, cela a beaucoup servi puisque les autorités ont eu les moyens de leur politique et ont pu ainsi développer les communautés autour de Desvres.

Vies de villes Un designer, pour beaucoup, c'est l'artiste libéré des contraintes techniques, mais sur ce que vous nous livrez, c'est plutôt le contraire, on sent le travail rigoureux et méthodique, la créativité de l'artiste se lit finalement sur l'ensemble du processus de production, jusqu'au plus petit détail...

C'est une réalité, c'est tellement fou qu'on pousse même la réflexion jusqu'à la réalisation au plan de montage, le chargement en fonction de l'arrivée sur le chantier pour qu'il n'y ait pas de pertes. Ces choses-là, les gens ne les voient pas, c'est la face cachée du métier. Quand je travaille avec les industriels, je ne parle pas de beauté, de qualité de la lumière, etc., je parle de process, des étapes de production, de la technique à utiliser,



© Vies de Villes

2

1 - 2 : de la conception à la réalisation, tout un process

comment produire de façon optimale, etc.

Et là-dessus, si ce dernier arrive à sentir le produit, s'il cadre avec ses machines, il s'engage à fond et le cadeau, c'est à la fin, si le produit plait ! On se nourrit aussi des contraintes de l'industriel, on apprend et on progresse dans notre savoir-faire pour produire encore de plus belles choses. A la fin, je ne suis plus la même personne et j'utilise mon expérience pour de nouveaux projets.

Vies de villes Comment sont vos rapports avec les clients ? Quel serait le client idéal pour un designer ?

En fait, ce n'est pas celui qui dit : "Vas-y, fais ce que tu veux, je paie", ce serait plutôt le type exigeant et curieux, qui veut tout comprendre, qui suit son projet, qui pousse à être extraordinaire. C'est le client qui a la maîtrise de ce qu'il veut, car c'est lui qui connaît son quotidien, c'est forcément un jeu de ping-pong ; il ne peut pas être plus doué que toi dans le métier et tu ne peux pas être plus compétent que lui dans son mode de vie. On est là pour l'embarquer dans une histoire et une vraie expérience humaine, ce genre de clients sont rares.



Vous faites des passages remarquables en Algérie : le MAE, le MAMA, la Place des Martyrs...

Ces trois projets, je les ai fait en collaboration avec l'architecte Halim Faïdi. Je me suis appliqué à dessiner les espaces nobles : le bureau du ministre, la salle des banquets, etc. Malheureusement, ce bâtiment n'est pas ouvert au public. Sous réserve de la bonne exécution par l'entreprise chinoise, je pense que le projet est de très bonne facture. J'espère qu'un jour, les Algériens pourront accéder à ce genre d'espaces, comme cela se fait ailleurs.

Pour le MAMA, c'est un concours que nous avons gagné. Malheureusement, on n'a pas eu tout le budget pour finir le projet, il y a juste une première partie qui a été livrée.

Pour la Place des Martyrs, on avait pris l'option de faire une place pour une Algérie pacifiée, apaisée et tournée résolument vers l'avenir, et cela en porte-à-faux par rapport à l'histoire martiale de ce lieu. On a proposé d'y planter des orangers qui grâce à leurs fleurs libéreraient la nuit venue leurs senteurs formidables sur les badauds, c'est aussi un arbre fruitier qui garde ses feuilles toute l'année offrant une ombre protectrice les jours de chaleur ; et là, nous avons imaginé une sculpture de l'Emir Abdelkader assis sous l'ombre d'un arbre en train de lire paisiblement un livre. Nous avons été surpris par l'accueil très positif des autorités qui ont très bien pris les concepts développés. Depuis, on n'a plus de nouvelles, c'est l'administration qui décidera de toute façon.



Est-ce de bonnes expériences ?

Oui, même si je reste prudent sur des projets gérés par des administrations, il y a des décalages, des retards et des lourdeurs que je ne comprends pas. En Europe, on est habitué à travailler

sur des timings assez précis, je dois dire que les perturbations gênent pas mal nos engagements par ailleurs.

Il y a deux types de projets, ceux de la sphère privée qui sont beaucoup plus précis, menés avec plus de rigueur, qu'on arrive à maîtriser et ceux des maîtres d'ouvrages publics, beaucoup plus ambitieux, plus intéressants du point de vue du programme et de l'expérience. En Algérie, on n'a pas encore la culture des projets d'architecture de très grande qualité, on n'est pas dans une logique d'achat d'art, de commande à un prescripteur. On a du mal à imaginer qu'on peut commander un bâtiment à un architecte et on a du mal aussi à évaluer son travail, le système des marchés publics ne valorise pas suffisamment la qualité architecturale, du coup, les architectes ne sont pas suffisamment bien payés pour pouvoir passer du temps à imaginer des formes nouvelles, plus originales, on n'a pas le temps de faire des recherches, d'employer les nouvelles technologies, on se rabat sur des solutions et des systèmes standards. C'est une revendication qui doit être portée par les architectes et il faut beaucoup de pédagogie pour arriver à des résultats.



Les designers algériens ont du mal à émerger, pourquoi ?

Il n'y a pas de solutions toutes faites. Ce qui peut fonctionner, c'est d'adapter sa production à la réalité dans laquelle elle est produite. Exporter son design en Europe, ce n'est pas la même chose que de le vendre localement. On peut créer sans production industrielle derrière, on peut être une sorte de théoricien du design et on peut vivre de cela, mais si le but est de réaliser des choses et de pouvoir les produire et que derrière il y a un marché, il faut s'adapter et produire pour le marché que l'on vise.



Projet d'aménagement de la Place des Martyrs - Concept du Kiosque



© Chafik Design

Evier de salle de bain tout en céramique, chaque pièce est soigneusement dessinée

L'Algérie est spécifique, la réalité du marché n'est pas la même qu'en Europe ou en Amérique. Je vous donne un exemple, une industrie alimentaire qui se développe conduit nécessairement à un vrai marché pour les designers. J'ai dessiné récemment une bouteille d'eau qui peut être utilisée en Algérie, il y a des choses à faire dans tous les domaines, du bâtiment, de l'agriculture, etc. Il faut se coller à une réalité de production ou de consommation. Certains métiers se perdent, comme produire du tissu traditionnel, des meubles, des ustensiles en terre, des bijoux, etc., on peut apporter une contemporanéité en redessinant ces objets, en apportant de nouvelles techniques, et pourquoi pas en inventant de nouveaux usages ; en fait, être créatif et rester soi-même. C'est clair qu'en ce qui me concerne, c'est facile de parler ainsi, à l'étranger j'assume mon algérianité, je produis des choses avec des petites intonations, quelques saveurs de mon pays d'origine. Quand je suis en Algérie, j'en mets un peu plus avec aussi quelques touches d'ailleurs, ce qui permet de voyager, de rêver, pour ne pas se sentir enfermé.

Les grandes marques s'installent en Algérie à travers des franchises qui aménagent leurs locaux sur le modèle occidental, qu'en pensez-vous ?

Il faut des marques locales, l'exemple le plus édifiant est Hamoud Boualem. Même les plus grandes multinationales des sodas n'arrivent pas à le détrôner. Il faut créer des marques locales de vêtement, de chaussure, etc., basées sur l'authenticité, le goût et le savoir-faire local, avec une qualité et un sens de la fabrication, et là c'est l'Algérie qui exportera. Il y a un potentiel et un marché captif en Algérie. On est très fier d'être Algérien, mais il faut être à la hauteur, pas en copiant les autres, mais en étant authentique ; il faut réinventer les modèles.

Qu'en est-il des centres commerciaux fermés et des hypermarchés, les Algériens changent et les modes de consommation évoluent, quel est votre point de vue ?



© Vies de Villes

Chafik Gasmi avec Mme Khalida Toumi, ministre de la Culture lors de l'exposition au MAMA

Moi je suis optimiste, dans chaque changement, il y a peu de risque et beaucoup d'opportunités, certains y voient l'inverse. Pour les bons artisans et fabricants, ce sont de nouveaux marchés potentiels qui offrent un cadre organisé et structuré. En général, les grandes surfaces s'adaptent aux traditions locales et achètent chez les fabricants locaux. C'est une occasion pour les entrepreneurs de s'organiser en fonction des nouvelles données du marché pour avoir de nouveaux clients.

La concentration des hypermarchés a favorisé en Europe les grandes surfaces spécialisées. Les hyper, c'est bien pour les produits de base, la nourriture, mais très vite, on sentira le besoin de grands magasins plus spécialisés tels bricolage, sport, aventure, vêtements, etc.



DIBAT®

La céramique comme valeur



GALILEO by

TAU
CERAMICA

Un design moderne et distingué

Lotissement J8 Lot 160 Kouba 16231 Alger, ALGERIE

Tél: +213 21 28 03 03 - Fax: +213 21 28 26 67

e.mail: dibat@wissal.dz



La céramique comme valeur



La culture de l'excellence

L'exemple d'Ikea a introduit le sens du contemporain en France et ce sont les jeunes qui mènent l'évolution du secteur, il y a même la télé qui s'y met. Si une enseigne de ce type s'implante en Algérie, il y aura du boulot pour les designers algériens, c'est sûr.

Vies des villes Quelle est la différence entre un décorateur et un designer ?

C'est mieux d'être les deux. La décoration ou l'art déco a eu sa grande époque dans les années 1920-1930 ; il y avait des gens qui étaient capables d'associer des techniques, des matériaux, des savoir-faire, des lieux, en créant des ambiances. Parmi eux, il y avait des architectes, des artistes, des joailliers, etc. Jean Cocteau était décorateur. Pour être décorateur, il ne faut pas d'études particulières. Le designer lui, a une démarche plus rigoureuse et linéaire, il cherche plutôt le total look. Pour ma part, les espaces que je produis ne sont pas décorés. Cela dit, il ne faut pas laisser le client seul dans ses choix, il faut l'accompagner, c'est un jeu, on demande les préférences, les goûts, les couleurs des tapis, etc.

Vies des villes Quel matériau conseilleriez-vous aux lecteurs de la revue ?

La terre, les plantes et la nature. Des matériaux incroyables qu'on n'exploite pas assez.

Vies des villes S'il y a un mot pour décrire Alger, ce serait lequel ?

La lumière, Alger c'est la lumière.

Vies des villes S'il y a une seule action à entreprendre pour faire renaître Alger, ce serait laquelle ?

Que les gens s'entraident tous pour repeindre les maisons inachevées. Alger était blanche, maintenant elle est devenue couleur brique et ciment. On perd la notion de l'importance de l'espace social, collectif. Le fait d'ignorer l'espace extérieur, c'est comme se dire les uns aux autres qu'on ne s'aime pas. Le fait de peindre sa maison, c'est comme dire bonjour au voisin et le

reconnaître en tant que tel. C'est renouer avec les symboles de la fraternité.

Vies des villes Quelle est votre plus grande satisfaction dans le travail ?

C'est de voir la joie et l'émotion des gens qui tombent amoureux d'un objet, même s'ils ne savent pas forcément que c'est moi qui l'ai dessiné.

Vies des villes Et votre plus grande déception...

Ce sont les déchirures humaines, car il y a toujours des ruptures, cela peut être dans le travail avec un associé, un client, c'est lorsque les êtres humains ne se comprennent plus.

Vies des villes Des projets d'avenir...

Dans l'hôtellerie surtout, des projets à Paris, Berlin, Tokyo et New York, des hôtels hors catégorie, de vraies folies. Il y a aussi un ou deux projets en Algérie. Par ailleurs, une de mes grandes résolutions sera d'éditer mes réalisations en tant que designer. Je pense que c'est aussi une manière pour moi de partager.



Design des lampions - Baccarat



Personnalisation de tout une gamme de produits - Baccarat



distribat®

L'art dans la construction

Rêvez ...

...Nous réalisons!



Luxe et Glamour



Vous méritez ce qu'il y a de meilleur !



Lotissement J8 Lot 160 Kouba 16231, Alger- ALGERIE
Tél: +213 21 28 03 03 - Fax: +213 21 28 26 67
e.mail: distribat@wissal.dz

